

- Politique

## Bernardini : « La relation Corse-France souffre d'un trauma historique »

ENTRETIEN. Dans « L'Autre enquête corse », le chanteur du groupe I Muvrini explore la complexité des rapports entre l'île et le continent. Passionnant.

Par Julian Mattei, à Bastia

Publié le 20/08/2019 à 15:55 | Le Point.fr



« C'est compliqué, la Corse, pour un continental », faisait dire le dessinateur René Pétillon à l'un de ses personnages dans sa BD à succès, *L'Enquête corse*. Jean-François Bernardini dresse, lui aussi, le constat d'une relation d'incompréhension, faite parfois de défiance ou de stigmatisation entre l'île et le continent. Dans son dernier essai, intitulé *L'Autre enquête corse*, (éditions de l'Aube), le chanteur du groupe I Muvrini explore la complexité de ces rapports souvent nourris de clichés et de préjugés de part et d'autre. Face aux sirènes des idées préconçues, Jean-François Bernardini s'efforce de mettre des mots sur les maux. La figure de proue de la fondation Umani, qui œuvre pour la non-violence, analyse les « blessures réciproques de l'histoire » sous l'angle du

« trauma », 250 après la conquête française de l'île, en 1769. Entretien.

**Le Point : Deux cent cinquante ans après la conquête française de l'île, votre livre dépeint une relation d'incompréhensions et de tensions entre la Corse et la France. Qu'est-ce qui vous a incité à l'écrire ?**

**Jean-François Bernardini :** L'énorme « éléphant » dans le salon du couple Corsica-France. Il continue à briser tant de destins, tant de chances, tant d'énergies indispensables face aux défis essentiels. Vous l'entendez de manière chronique : « Pourquoi ces tensions ? On ne comprend pas ? En Corse, rien n'est comme ailleurs, la Corse n'est jamais contente ! » Face à cette énigme, les hypothèses sont récurrentes, confinent à la fatalité ou à la résignation. On dit que les Corses sont spéciaux, que la violence est dans leur culture. Ou alors, ce sont les « vieux démons » de la Corse. Quelle banqueroute de l'intelligence ! Croyez-vous qu'avec le diagnostic des « vieux démons » on peut transformer les réalités ? Après ces vallées de larmes et de rage, il y a urgence à chercher d'autres clés. Ce livre n'est qu'un tout petit pas vers une prise de conscience radicalement différente, des deux côtés.

**D'où vient le « trauma historique », ce « mal jamais entendu » que vous décrivez ?**

J'ai d'abord l'insolence de poser une autre question : d'où vient toute cette souffrance ? Le trauma est par définition une blessure jamais reconnue, jamais nommée, et ainsi non guérie. Il vient de l'histoire. C'est un refoulé que l'on feint d'ignorer. Pire : nous défigurons ou nous dénions l'histoire. Pour les uns, la Corse a été déclarée française par un simple « traité de Versailles » en 1768. Pour les autres, elle l'est devenue par une conquête militaire en 1769, une persécution brutale et les décennies de terreur qui ont suivi. Pour bien d'autres, il ne s'est rien passé. Sur les simples faits historiques, il y a donc une discordance des mémoires qui est ahurissante et dure depuis 250 ans.

**Lire aussi En Corse, les nationalistes rêvent de la Catalogne**

**Quels sont, selon vous, les effets de cette « guerre des mémoires » ?**

Le déni est d'une puissance volcanique, un vrai réservoir de violences, des deux côtés. Nous pourrions dire qu'il faut oublier. Mais le trauma persiste de génération en génération. Il nous condamne en bien des situations à nous regarder comme d'anciens ennemis. C'est un terrain miné. Au moindre déclencheur, le trauma se réactive : sur un terrain de foot, pour un drapeau,

face à un CRS, ou un nationaliste. Qu'allons-nous en faire ? C'est toute la question de ce livre. Continuer à le nier ? Reconnaître qu'il existe ? Prendre conscience que le trauma résolu est une bénédiction ?

**« À quand un juge Falcone, un juge Borsellino pour la Corse ? »**

**Vous faites aussi la guerre aux clichés en vous élevant contre ce « vieux roman » qui associe Corse et violence. L'île détient pourtant des records de criminalité qu'il est difficile de nier, non ?**

L'île détient surtout le record de l'impunité face à la criminalité organisée. Le vieux narratif, le narratif unique et en béton sur la Corse date de Mérimée, au XIXe siècle. Le vieux western corse est prospère et très utile. Lisez le livre *Juges en Corse*, visionnez les trois films sur *Arte Mafia et République*. Il y a des passages scandaleux sur le fonctionnement de la justice dans l'île, qui prouvent l'échec et les erreurs monumentales, jamais remises en cause officiellement. Les citoyens corses semblent condamnés à vivre sous le joug d'une « souveraineté criminelle ». Tout cela reste sans écho, sans réaction aucune, sans cri d'indignation et sans sursaut de l'État de droit. À quand un juge Falcone, un juge Borsellino pour la Corse ?

**Vous évoquez la relation Corse-France comme un héritage douloureux d'hostilités et de confrontations. Qui en porte la plus grande part de responsabilité ?**

Il ne m'intéresse pas de jouer à « qui est plus coupable que l'autre », qui a tort, qui a raison ou qui a été le plus violent. Ce jeu-là nous condamne à échouer. Les citoyens, des deux côtés, en ont marre d'ailleurs. Ce qu'il nous faut, et d'urgence, ce sont des solutions, des prototypes qui marchent, des diagnostics justes et surtout des remèdes qui fonctionnent face aux problématiques que nous rencontrons en Corse. Les initiatives comme celle de l'association Terre de liens Corsica, qui vise à réguler l'utilisation du foncier, m'intéressent. Le mouvement Zeru Frazu-Zero Waste, qui milite pour le zéro déchet, les « clauses antispéculatives » à appliquer le plus vite possible – pour non-résidents et résidents –, les combats des petites ONG qui prennent des risques énormes en Corse pour sauver ce qu'ils peuvent. D'autre part, il nous faut nous hisser à la hauteur des défis d'aujourd'hui : crise climatique, gestion de l'eau, nourriture bio, spéculation, énergies propres...

**« Nous percevons l'autre comme l'unique danger »**

**L'actualité politique rappelle que les crispations sont vives entre l'État et**

**les nationalistes, au pouvoir dans l'île, engagés dans un bras de fer interminable. D'aucuns parlent d'un « dialogue de sourds », vous d'un « dialogue de blessés ». Pourquoi ?**

Parce que, à mes yeux, c'est une clé. Le trauma nous fige dans un tunnel « blessures et reproches ». Tant que le trauma nous gouverne, nous percevons l'autre comme l'unique danger, l'ancien ennemi. D'une part : « Tu n'as jamais reconnu le mal que tu m'as fait » ; d'autre part : « Ce que je déteste en toi, c'est le mal que je t'ai fait. » Dans ce contexte, comprendre l'autre, chercher la guérison, est perçue comme une trahison. C'est le piège qui nous est tendu. Il ne s'agit pas de « crispations », mais d'une paralysie, d'une banqueroute systémique et systématique, aussi bien politique que sociale. Sans la clé d'une analyse plus profonde, sans autre horizon que les « bras de fer », on n'avancera pas d'un pouce. On ne résout aucun trauma par le bras de fer ou par plus de dotations financières.

**Lire aussi Corse : les nationalistes face au piège des municipales**

**En s'accusant mutuellement de tous les maux et en alimentant les tensions, les gouvernants actuels, les nationalistes et l'État, sont-ils à la hauteur de l'enjeu et n'ont-ils pas, eux aussi, une responsabilité dans la continuité de ce « trauma » ?**

Savoir qui a tort, qui a raison, qui a commencé le premier, qui est le plus méchant, ne sont pas des questions à la hauteur des enjeux. Il y a dans le monde tant d'exemples de traumatismes résolus. Des hommes et des femmes d'État visionnaires ont osé penser l'impossible, l'impensable entre ennemis héréditaires. L'exemple France-Allemagne est inspirant de ce point de vue. La continuité du trauma est surtout due à une paresse intellectuelle, à des intérêts qui se satisfont du vieux western corse, entre Peaux-Rouges insulaires et Paris. Il y a tant d'exploiteurs du trauma qui pensent, *sotto voce* : « Pourvu que ça dure, la Corse va mal, profitons-en ! »

**Lire aussi Corse : rien ne va plus entre l'État et les nationalistes**

**Lors de sa visite en Corse, en avril, Emmanuel Macron a déploré le manque de « regrets » des nationalistes vis-à-vis de l'assassinat du préfet Érignac, en février 1998. Est-ce le signe que les positions sont irréconciliables entre l'État et la Corse ?**

Il n'y a pas de positions irréconciliables. Il y a des êtres humains qui sont

capables et prêts, ou non, à transformer la catastrophe ingérable et souterraine d'un trauma, prolongé depuis 250 ans, en compréhension. Le meurtre n'est pas négociable. Mais on peut et on doit élucider les mécanismes, les énergies volcaniques, les bombes à retardement enfouies dans les âmes, les blessures mutuelles. L'homme peut parfaitement résoudre un trauma, le retourner en guérison, en chance pour les générations futures. Mais en terrain traumatique, reconnaître la douleur de l'autre n'est pas simple, et des deux côtés : « Comment commémorer ta douleur, si toi, tu n'as jamais reconnu la mienne. » C'est le « diktat » du trauma silencieux. C'est bien cela qui a guidé les esprits lors des cérémonies d'hommage au préfet Érignac. Il n'y a pas d'absence de regrets, mais, des deux côtés, c'est le trauma qui est à l'œuvre. Et on rejoue, on propage la même vieille pièce malheureuse.

**Lire aussi Gilles Simeoni : « L'affaire Érignac pèse de façon extrêmement lourde »**

**Comment résoudre finalement ce « trauma » et ce qui s'apparente à une éternelle incompréhension entre la Corse et la France ?**

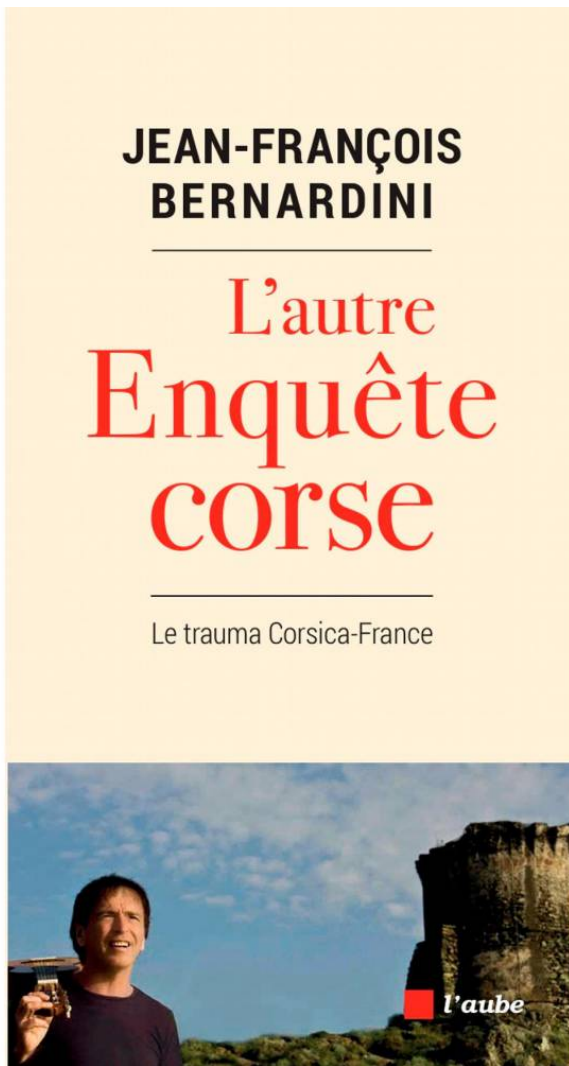
Par la vérité nommée et enfin partagée. Par la reconnaissance de la souffrance. De la mienne et celle de l'autre. Par une empathie réciproque. Il y a tant d'exemples dans le monde où, après de terribles blessures, en reconnaissant la souffrance de l'autre, en comprenant les colères, les vallées de larmes et de rages traversées, les hommes d'État et les peuples ont trouvé les voies de la guérison. La vie sur terre est faite de milliers de traumas résolus et transformés par nos intelligences. Il est temps de sortir des tranchées, d'ouvrir des portes condamnées depuis douze générations. Prendre au sérieux ce qui nous arrive, être à la hauteur. Voilà le défi.

**L'Autre enquête corse, le trauma Corsica-France, éditions de L'Aube, 174 pages, août 2019, 16 euros.**

[Reportages, analyses, enquêtes, débats. Accédez à l'intégralité des contenus du Point >>](#)

 **3 COMMENTAIRES**

---



Par unpeudesens le 20/08/2019 à 17:19

### **Et après ?**

C'est beau le rétroviseur de l'histoire. Et après ? Bof ! Rien ! Les mafieux, la culture de l'omerta, l'absence de production alimentaire d'un territoire potentiellement riche en possibilités de production agricole, la culture de clans, etc. A l'inverse d'autres peuples qui, vivant sur des îles ont su tirer profit de leurs possibilités internes et externes, les corses se sont repliés dans la montagne. Et ont oubliés largement d'évoluer dans leurs comportements sociaux. C'est tellement facile de se victimiser au détriment du peuple. Entraînés dans des querelles intestines, on voit d'ailleurs l'actualité politique locale démontrer que le clan plutôt que le citoyen a encore de beaux jours... Pourvu que ça dure !

Par SLM le 20/08/2019 à 16:38

### **La Corse n'est pas un "autre"**

Et, en conséquence, tout le raisonnement de ce barde est sans objet.

Par cafe noir le 20/08/2019 à 16:34

### **Un trauma...**

... Vieux de 250 ans ? C'est sûr qu'on n'aurait pas pensé qu'il puisse continuer à torturer le Corse d'aujourd'hui... Si seulement ça avait pu les inciter à devenir autosuffisants...